

reconnais aujourd'hui que j'en ai manqué complètement ; j'ai toujours puisé ma force uniquement dans mon orgueil. Oh ! si les yeux de la foule étaient à présent fixés sur moi, si j'avais un public pour assister à ma chute, vous me verriez froid, calme, superbe ! mais cette mort obscure, ignorée, misérable, glace mon sang d'effroi dans mes veines. Il me semble que je ne devais pas finir ainsi ! Mais, à quoi bon ces plaintes ? elles ne servent qu'à montrer le peu d'énergie que je puis avoir . . .

M. de Hallay fit une pause, et, fixant sur Joaquin Dick un long regard :

— Mais j'abuse de votre bienveillance, Señor, reprit-il ; vous tombez de fatigue ! reposez-vous un peu ! . . . nous reprendrons cette conversation à votre réveil.

Le jeune homme avait souligné, pour ainsi dire, ces derniers mots d'une façon particulière et étrange.

Le batteur d'estrade le considéra pendant un instant avec une compassion sincère, et lui serrant la main :

— Soit ! répéta-t-il ; à bientôt, mon réveil ! . . .

Joaquin Dick se tourna alors vers la paroi du rocher ; une minute plus tard, il paraissait enseveli dans un profond sommeil. Il avait compris que M. de Hallay désirait ne pas avoir un témoin des irrésolutions et des angoisses de son agonie.

Depuis quelques instants, les Peaux-Rouges semblaient ne plus déployer le même zèle et le même acharnement dans leur travail ; les coups des instruments dont ils se servaient pour défoncer le sommet du voladero, se succédaient avec moins de précipitation et de force : le jeune homme eut une lueur d'espoir, mais bientôt la voix de Lennox lui retira cette suprême illusion.

— Allez doucement, mes amis, disait le vieux trappeur. Prenez bien garde de blesser notre ennemi ! Conservons-le intact et fort pour le plateau des tortures ! . . .

M. de Hallay prit un de ses pistolets, l'arma, et d'un geste fiévreux et rapide, l'appuya sur son front ; mais, le rejetant tout aussitôt à ses côtés :

— Oh non ! pas encore ! murmura-t-il. Je voudrais prier . . . je dois prier.

Alors il se mit à genoux et essaya d'élever son âme à Dieu ; mais sa terreur, trop puissamment excitée, le rappelait malgré lui aux inté-

rêts terrestres. Le bruit des Peaux-Rouges creusant le sol, absorbait toute son attention. Bientôt il poussa une exclamation rauque et étouffée ; ses yeux, démesurément ouverts, restèrent fixés sur un objet qui semblait le terrifier : il venait d'apercevoir la pointe d'un tomakow percer la mince couche calcaire qui formait le plafond de l'excavation.

— Oh ! il est trop tard ! murmura-t-il.

Alors, par un bond qui disait la démence, il passa par-dessus le corps de Joaquin, et, se plaçant sur le bord de l'abîme, il mesura avec une espèce de joie sauvage et insensée, le vide effrayant qui s'ouvrait sous ses pieds ; mais, presque aussitôt, il ferma les yeux avec terreur.

— Sentir en soi tant de force, d'énergie, de jeunesse et mourir, murmura-t-il. Oh ! cela n'est pas possible . . . cela n'est pas . . . je fais un affreux rêve . . . je vais me réveiller ! . . .

Il s'arrêta l'espace d'une seconde, et saisissant un second pistolet passé à la ceinture de cuir qui lui ceignait la taille, il se l'appliqua de nouveau sur le front et resta immobile ainsi qu'une statue. Tout à coup il poussa un éclat de rire strident et aigu : une détonation remplit l'étroite excavation de fumée et de bruit ; le cadavre du misérable tombait dans le gouffre ! Joaquin ouvrit les yeux, et regardant la place où M. de Hallay venait de disparaître :

— Heureux, dit-il d'un air d'envie, ceux à qui Dieu n'inflige pour punition de leurs crimes, que le sacrifice de leur existence !

Le batteur d'estrade n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, qu'il se sentit saisir à la gorge : les Peaux-Rouges venaient de pénétrer dans l'excavation.

Cinq minutes plus tard, Joaquin et Lennox se trouvaient en présence l'un de l'autre, sur le plateau du voladero.

Le vieux trappeur, quelque violente que fut sa rage et sa fureur, conservait son air d'impassibilité habituelle.

— Joaquin, dit-il d'une voix un peu emphatique, tu es libre, tu peux te retirer ! . . . Seulement, avant que nous nous séparions à tout jamais, laisse-moi, non pas te reprocher ta trahison, mais au moins te demander l'éclaircissement de ta conduite ! . . . Quel motif a pu te porter à arracher ce de Hallay à ma vengeance ? . . . N'était-il pas aussi ton ennemi ? . . .

Le batteur d'estrade eut un mélancolique sourire.

— Lennox, répondit-il, l'explication que tu

sollicites de ma bonne volonté et de ma franchise tu ne la comprendrais pas.

— Oh ! je reconnais en effet, maintenant que je me suis long-temps grossièrement trompé sur ton compte. Je reconnais qu'entre nous deux il n'y a jamais eu aucun lien réel d'idées et de goûts ; j'ai eu le tort de croire que, par un hasard extraordinaire, il pourrait se rencontrer, parmi les Faces-Pâles, un homme véritable ; cela n'est pas possible. La nature a accordé, infligé à chaque race de certaines qualités et de certains défauts dont elle ne saurait être ni privée ni guérie ! Les Faces-Pâles montrent parfois, accidentellement, de la force, du dévouement et du courage, mais le fond de leur caractère est la faiblesse, la trahison, la lâcheté ! . . . Autrement, comment s'expliquer ta conduite avec ce misérable de Hallay ?

Il y avait dans la façon dont Lennox prononça cette phrase, comme un désir secret de voir son ami se disculper à ses yeux.

Joaquin le regarda avec une tendre pitié ; puis, d'une voix pleine de commisération :

— Lennox, lui répondit-il, je n'essaierai point de me justifier ! Ne serait-ce pas folie que de vouloir discuter avec un aveugle la nuance de telle ou telle couleur ? Entre nous deux, il y a un abîme ! . . . Ton regard est perçant, mais ton cœur est aveugle. Tu possèdes une grande expérience des passions brutales de l'humanité ; mais tu n'as jamais étudié la pensée de Dieu ! . . . Ami Lennox, la vengeance, c'est la faiblesse ; la force c'est le pardon !

La parole du batteur d'estrade vibra d'un enthousiasme réfléchi, s'il est permis de parler de la sorte, qui l'entourait comme d'une auréole de respect. Malgré lui, Lennox courba la tête.

En ce moment, un hennissement à la fois joyeux et plaintif se fit entendre à une faible distance du plateau du voladero ; presque aussitôt l'on vit apparaître Gabilan.

Le noble et fidèle animal s'élança d'un bond vers le batteur d'estrade, et, alongeant timidement son cou vers lui, sembla solliciter avec une caresse le pardon de sa désobéissance. Gabilan n'avait pas voulu retourner seul à la Ventana ses flancs amaigris et décharnés, prouvaient qu'il avait chèrement payé cette preuve d'attachement donnée à son maître.

Joaquin Dick le prit par le col et déposa avec attendrissement un long baiser sur son front d'ébène ; le rayon de sensibilité réelle qui brilla

alors dans l'œil doux et expressif de l'intelligent animal, équivalait bien à une larme de joie.

— Joaquin, dit Lennox, adieu ! Je ne te quitte pas en ennemi, mais en indifférent ! Je t'ai trop aimé pour te souhaiter du mal, mais je désire ne plus jamais te revoir, car il me serait pénible de te mépriser ! J'essaierai de me persuader que tu es mort, et je garderai ainsi de toi un bon souvenir ! Pour la dernière fois, adieu !

Le batteur d'estrade voulut répondre, mais ses forces complètement épuisées trahirent sa volonté ; il s'affaissa sur lui-même et s'évanouit.

Une expression de compassion sincère et de joyeux orgueil, anima tour à tour le visage du vieux trappeur.

Il se pencha vers Joaquin pour lui porter secours, tout en murmurant :

— Je n'ai jamais, moi, perdu connaissance, je lui suis donc supérieur !

XXI.

LA SÉPARATION.

Antonia était de retour depuis une semaine au rancho de la Ventana : c'était grâce au dévouement des Peaux-Rouges qu'elle devait la joie de se retrouver dans sa chère demeure. Les Indiens, se relayant à tour de rôle, lui avaient fait franchir immédiatement dans une espèce de litière, industrieusement improvisée, l'énorme distance qui la séparait de la ferme.

Deux anciennes connaissances du lecteur, le Mexicain Panocha et le Canadien Grandjean se promènent ensemble et en causant dans le jardin frais et embaumé du rancho. Panocha est vêtu de deuil ; toutefois une passementerie d'un rouge éclatant promène des lignes inextricables sur sa veste et sur sa calzonera ; le deuil de l'hidalgo provient de la certitude qu'il avait de la mort de la comtesse d'Ambron ; quant aux desins rouges qui tranchaient sur le fond noir de son habillement, ils prouvaient que si le Mexicain a consenti à être triste, il n'a pu se résigner à cesser d'être séduisant.

— Pourquoi diable ! lui demanda Grandjean, marches-tu donc si vite, chaque fois que nous passons devant cette allée ? on dirait que tu as peur ! . . .

— Moi peur, Seigneurie ! et pourquoi donc

aurais-je peur ? balbutia le Mexicain dont le visage devint verdâtre.

— Dam, je l'ignore. Entrons donc dans cette allée, Panocha.

Cette proposition parut causer à l'idalgo une répulsion profonde ; mais, se voyant observé par son compagnon :

— Eh bien ! entrons ! répondit-il en affectant une indifférence que démentait le tremblement de sa voix.

— Tiens ! qu'est-ce que ceci ? demanda le Canadien après avoir fait quelques pas.

— Quoi ! ceci ? répéta Panocha en se reculant avec un effroi visible.

Grandjean lui indiqua du doigt un monticule de terre recouvert d'une herbe jeune et verte, qui s'élevait au milieu d'une platebande de fleurs déracinées.

— Ceci, reprit l'idalgo de plus en plus ému... eh bien ! c'est de la terre !...

— Une drôle de forme ! murmura Grandjean... On dirait...

Le Mexicain ne lui laissa pas achever sa phrase...

— Allons-nous-en, s'écria-t-il avec une incroyable vivacité.

Grandjean n'opposa aucune objection au désir si énergiquement formulé et motivé de son compagnon, et le suivit en silence.

— A propos, Panocha, s'écria-t-il tout à coup, tu n'as plus eu des nouvelles de miss Mary, n'est-ce pas ?

— Non, dit l'idalgo d'une voix sourde.

— Je suis persuadé, moi, qu'il lui est arrivé un malheur !...

Panocha prit un air vertueux et affecta une généreuse indignation.

— Un malheur ! dit-il, ce n'est pas probable ! Est-ce qu'il y aurait sur terre un homme assez lâche et assez cruel pour faire du mal à une femme ?

— Miss Mary n'était pas une femme, Panocha, elle n'avait pas d'âme !...

— Oh ! caramba, ça c'est joliment vrai ! Quelle différence entre cette abominable créature et la señorita Antonia ! L'une représentait... Bon ! voilà que je me trompe... je voulais dire : l'une représente tout ce qu'il y a de pis, et l'autre tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre !

— Le fait est, Panocha, que dona Antonia a bouleversé toutes mes idées... Je ne sais plus ce que je dois penser des femmes !... Je suis

maintenant tenté de croire qu'il s'en trouve par-ci, par-là, quelques-unes de bonnes !...

— Je n'en ai jamais rencontré de méchantes, dit l'idalgo en baissant modestement les yeux.

— Toi, c'est possible... parce que tu mets une foule de drôleries et d'ajustements sur ton corps... mais moi.

Le géant resta pensif.

— Dam ! Seigneurie, on ne saurait tout avoir : la force et la beauté. Moi, par exemple, qui suis d'une complexion faible et délicate, eh bien ! en revanche, je possède un visage et une taille qui ne manquent ni de distinction, ni d'élégance.

Le géant éclata de rire.

— Toi, Panocha, distingué et élégant ! s'écria-t-il. Allons donc ! Après tout, qui sait ? c'est possible. Je me connais si peu à toutes ces choses-là. Cependant, je parierais mon rifle contre une gaule, que Mme d'Ambron est jolie. Oh ! ce n'est pas que je me vante d'avoir fait cette découverte tout de suite ; j'ai été, au contraire, très long-temps sans me douter le moins du monde de sa beauté ; c'est seulement depuis qu'elle est revenue au rancho que j'ai fait cette remarque.

— En effet, je reconnais que dona Antonia n'a jamais été aussi admirablement belle qu'à présent. Il est incroyable qu'elle se soit si promptement et si entièrement remise de la terrible secousse qu'elle a éprouvée. Un empoisonnement par le *leche de palo* est si grave ! Mais tiens, la voici justement qui se dirige vers nous, en compagnie de mon ami le seigneur comte.

— Par où cela, Panocha ? demanda le Canadien.

— Là, à droite.

Le géant s'empressa de s'éloigner par la gauche.

Antonia, appuyée au bras de son mari, s'avavançait lentement dans le jardin. Il serait impossible de donner une idée du gracieux et charmant tableau que présentait le jeune couple : c'était le bonheur dans toute sa pureté et dans tout son éclat. Cependant, si un observateur profond et incrédule avait étudié avec soin le délicieux visage d'Antonia, il y aurait remarqué l'expression d'une tristesse voilée et d'un abattement contenu.

— Luis, dit-elle en indiquant à M. d'Ambron un banc de gazon enseveli sous une voûte naturelle de fleurs, veux-tu que nous nous asseyons un moment ?... je me sens un peu fatiguée.

— Tu es fatiguée, mon Antonia adorée, s'écria le jeune homme avec une tendre inquiétude ; mais nous venons de sortir à l'instant du rancho !... Te sentirais-tu aujourd'hui faible ou souffrante ?

Antonia hésita, puis, d'une voix mal assurée et qui trahissait une agitation extrême :

— Oui, Luis, balbutia t-elle, je ne suis pas bien.

Cette réponse qui ne motivait certes nullement l'émotion de la jeune femme, fit tressaillir M. d'Ambron : il la prit par la main, la conduisit au banc de gazon et s'assit à côté d'elle.

Un long et embarrassant silence s'établit entre les deux jeunes mariés : ce fut Antonia qui renoua la conversation.

— Quel délicieux endroit ! dit-elle avec une mélancholie qui approchait du découragement. Ne penses-tu pas Luis, que l'on dormirait ici, heureux et tranquille, de l'éternel sommeil !... Luis, si je meurs, promets-moi que l'on placera ici ma tombe !...

M. d'Ambron pâlit ; mais affectant aussitôt une douce et moqueuse gaieté, hélas ! très loin de son cœur :

— Décidément, chère Antonia, dit-il, tu n'es pas aujourd'hui dans ton état habituel. Ce n'est pas que ta santé m'inquiète. Non ; mais je crains pour ta raison. Tu es ni plus ni moins qu'une folle, chère enfant.

La jeune femme essaya de sourire, ce fut en vain ; le désespoir qui était en elle l'accablait ; ce fut à peine si elle put parvenir, grâce à un sublime effort d'abnégation, à se contenir dans les limites de la tristesse.

— Luis, répondit-elle d'un voix dont la pénétrante mélodie dévoilait des trésors de tendresse, je t'en conjure, prête-moi toute ton attention, et ne me raille pas de mes craintes chimériques. Oui, je suis bien portante. Jamais je n'ai eu une meilleure santé... Mais, comme tu viens de le dire toi-même, mon esprit est malade... aie donc pitié de la faiblesse de mon cerveau.

Je t'en supplie, Luis, écoute et réponds-moi sérieusement.

— Parle, chère enfant.

La jeune femme fit une nouvelle pause, regarda fixement son mari, et prenant une de ses mains dans les siennes :

— Si je mourais, que ferais-tu, Luis ? dit-elle.

— Ce que je ferais ? répéta le jeune homme

avec un sourire qui lui servait à cacher une horrible angoisse.

— Oui, Luis, que ferais-tu ?

Le comte prolongea son sourire et garda le silence : il souffrait atrocement.

— Veux-tu que je réponde pour toi, mon Luis bien-aimé ? reprit Antonia avec une animation qui exprimait une enthousiaste reconnaissance, si je mourais, eh bien ! tu te tuerais !...

— Oui, c'est vrai ! dit simplement M. d'Ambron.

— Oh ! je le savais, Luis. Et cette conviction m'a déjà rendue bien malheureuse !

— A quoi bon, méchante enfant, assombrir ainsi la joie de notre présent par une supposition invraisemblable ? interrompit le jeune homme d'un ton de tendre reproche.

— Les suppositions ne font pas naître les événements ; laisse-moi donc poursuivre : la pensée que ma mort entraînerait la tienne, m'a déjà fait passer de bien cruelles heures ! Luis, veux-tu rendre la tranquillité à mon esprit, la joie à mon cœur ? eh bien ! jure moi que si je m'en vais avant toi, tu n'essaieras pas de me suivre !... Oh ! ce n'est pas tout encore !... Ecoute-moi bien, Luis... Depuis que je t'ai vu pour la première fois, toutes les paroles que tu m'as adressées sont restées gravées dans ma mémoire... Je ne crois pas que tu aies prononcé un seul mot que j'aie oublié !... Luis, tu m'as jadis raconté ton amour pour la gloire ! tu m'as fait part des espérances qui t'ont conduit dans lointains pays !... eh bien ! si Dieu me rappelle à lui, jure-moi que, loin de songer à un crime, car le suicide est un crime, Luis, tu reprendras tes anciens projets !

— Mais réellement, chère Antonia...

La jeune femme interrompit vivement son mari.

— Luis, s'écria-t-elle d'un ton suppliant, et qui prouvait quelle importance extraordinaire elle attachait à ce que sa prière fût accueillie ; Luis, je t'en supplie à mains jointes, ne me refuse pas ! Tu me rendrais si malheureuse ! Je sais bien que mon insistance peut te sembler puérile et te donner une triste opinion de mon caractère. Soit ; j'ai tort, j'en conviens ; mais ce serait peu généreux aussi de ta part de ne pas prendre en considération ma faiblesse. Allons, Luis, montre-toi ce que tu es, le plus noble, le plus généreux des hommes ; jure-moi que, si je meurs, non-seulement tu n'attenteras pas à tes jours, mais que tu t'occuperas sans trêve et

sans relâche de réaliser tes beaux rêves de gloire ! Luis, c'est à genoux que je sollicite de toi ce serment !

Antonia, en prononçant ces dernières paroles, s'était laissée glisser de dessus le banc où elle était assise, jusqu'aux genoux de son mari. M. d'Ambron l'arrêta au milieu de ce mouvement, et la pressant contre sa poitrine ;

— Cruelle enfant, murmura-t-il d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible, veux-tu donc me rendre fou de douleur ?

— J'attends ton serment, Luis, reprit la jeune femme avec une obstination singulière.

M. d'Ambron se leva et étendant la main.

— Sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré au monde, sur mon amour pour toi, Antonia dit-il d'une voix lente et grave, je viderai jusqu'à la lie, et sans essayer de l'éloigner de mes lèvres, le calice d'amertume que Dieu alors imposera à ma résignation. Je te jure que, quoi que détaché alors de toutes les passions terrestres, je n'en poursuivrai pas moins, par obéissance à mon serment et par respect à ta mémoire, les folles chimères qui ont séduit un instant la fougue de ma jeunesse !... Es-tu contente, Antonia ? N'as-tu pas un nouveau sacrifice à exiger de ma tendresse ?

— Oh ! merci, merci, mon noble, mon bon, mon adoré Luis, s'écria la jeune femme, avec un élan d'indiscrète reconnaissance !... Non, je n'ai plus rien à te demander... je suis heureuse... bien heureuse !... Maintenant que tu as juré, Luis, je puis tout te dire, tout t'avouer... car je ne saurais avoir longtemps un secret pour toi !... C'est un vilain sentiment, ô mon Luis, qui m'a poussée à exiger de toi le serment solennel que tu viens de me faire, c'est la jalousie ! Moi, morte, Luis, tu aurais pu aimer une autre femme... Oh ! ne m'interromps pas ; je sais bien que cette supposition est ridicule, sacrilège ; mais, que veux-tu ? ce n'est pas ma faute si cette crainte me torturait sans cesse ! Je disais donc, Luis, que tu aurais pu aimer une autre femme ! Eh bien ! la gloire est une rivale que je préfère, car je ne la crains pas !

Antonia s'arrêta : ses joues, naguère encore brillantes de toute la fraîcheur de la jeunesse, s'étaient successivement décolorées. Le jeune homme poussa un cri d'effroi et la soutenant par la taille :

— Qu'as-tu, Antonia ?... lui demanda-t-il avec une inquiétude qui atteignait jusqu'à l'angoisse.

— Je me meurs, Luis, lui répondit-elle doucement et en attachant sur lui un regard empreint d'un céleste amour. Oh ! ne te désolent point ainsi... Luis !... La mort, quand on croit à la bonté de Dieu, n'a rien de terrible !... C'est une séparation insignifiante en comparaison de l'éternité !... L'éternité nous reste, ô mon Luis bien-aimé ! Oui... je comprends ton étonnement !... Tu ne t'expliques pas comment un changement aussi extraordinaire a pu se produire si soudainement dans l'état de ma santé !... Je vais te le dire, Luis... C'est que jusqu'à présent j'ai voulu être belle pour te plaire, et que je suis restée souriante pour ne pas t'attrister inutilement à l'avance. Maintenant, Luis, je suis à bout de mes forces, ne t'afflige pas ainsi. Mon mal était sans remède ; si j'avais dû être sauvée, ta tendresse m'aurait rendue à la vie. Dès l'heure fatale où mes lèvres touchèrent le poison, je fus sans espoir, je sentais que la mort était en moi. Luis, rentrons au rancho.

Antonia jeta un long, un dernier regard plein de regret sur le jardin embaumé où s'étaient passées les plus belles heures de sa jeunesse, puis, faisant un effort sur elle-même, elle s'arracha à cette vue et s'éloigna lentement en s'appuyant sur le bras de son mari.

Quelques heures plus tard, l'état de l'infortunée jeune femme avait empiré d'une manière effrayante, et qui ne laissait entrevoir aucune chance de guérison.

Un sommeil invincible, mais du moins calme et paisible abaissait ses paupières : c'était à peine si, de temps à autre, elle parvenait à ouvrir les yeux ; alors son regard cherchait celui du comte, et son sourire, empreint d'une joie céleste, donnait une expression de beauté surhumaine à son visage idéalisé par les approches de la mort !...

Quant à M. d'Ambron, il semblait assister en spectateur indifférent à ce navrant spectacle : son désespoir était trop grand, trop immense, pour pouvoir se traduire par des cris et des sanglots ; il éprouvait une de ces muettes et incomensurables douleurs qui tiennent le milieu entre la léthargie et la démence.

Vers le milieu de la nuit, Antonia sortit de sa lourde torpeur.

— Luis, murmura-t-elle d'une voix faible, Joaquín Dick ne vient-il pas d'arriver au rancho ? Oh ! je voudrais bien le voir.

M. d'Ambron entendit cette question sans la comprendre. Toutefois un mot avait fixé vague-

ment son attention : le nom du batteur d'estrade.

— Joaquín Dick ! répéta-t-il avec un instinctif sentiment de jalousie... Mais ne suis-je pas là, Antonia ?

Le jeune homme n'avait pas achevé de prononcer cette phrase, que la porte s'ouvrit violemment et donnait passage au batteur d'estrade. Il s'arrêta sur le seuil, comme s'il venait d'être atteint par la foudre, et contempla pendant quelques instants en silence la jeune femme que les baisers de la mort avaient déjà déflorée ; puis, tout à coup, poussant un cri déchirant, il s'élança d'un seul bond jusqu'auprès du chevet du lit, et tomba à genoux.

— Antonia !

Cette action et ce cri rendirent à M. d'Ambron le sentiment de la réalité. Une vive rougeur empourpra son noble et mâle visage.

— Sortez, Señor ! dit-il avec un ton d'autorité qui avait quelque chose de farouche. Mais sortez donc ! répéta-t-il presque aussitôt en voyant que le batteur d'estrade restait immobile !... à personne autre qu'à moi n'appartient le droit de rester ici ! La comtesse d'Ambron est ma femme !...

— Antonia est ma fille ! s'écria Joaquín Dick en éclatant en sanglots.

Cet aveu que la douleur arrachait à l'infortuné père produisit un effet aussi inattendu que saisissant : Antonia, comme si elle venait de s'arracher à l'étreinte suprême de la mort, se leva à moitié sur sa couche de douleur, et laissant tomber ses bras autour du cou de Joaquín Dick :

— Toi mon père ! dit-elle. Oh ! c'est donc pour cela que je t'aimais tant ! Mon père, embrasse-moi et bénis-moi... je vais rejoindre ta Carmen !

Le reste de la nuit se passa dans un lugubre silence, que la respiration lente et cadencée d'Antonia ne troublait même plus, tant elle était faible. Joaquín Dick et M. d'Ambron ayant chacun une de ses mains dans les leurs, se tenaient à genoux de chaque côté du lit, et s'efforçaient de retenir les sanglots qui leur brisaient la poitrine. Un peu avant l'apparition de l'aube, la mourante sortit de nouveau de son sommeil. Cette fois, une adorable rougeur encadrait son visage comme d'une auréole. C'était le dernier éclat de la lampe prête à s'éteindre, les dernières lueurs de la vie.

— Luis ! mon Luis adoré ! dit-elle, n'oublie

point ton serment ! Joaquín, mon père bien aimé... ne pleure pas... ma mère m'appelle !... je vais la rejoindre... je suis bien heureuse !... Luis !... Joaquín !... au revoir !...

Un souffle à peine sensible agita doucement les lèvres d'Antonia.

Le ciel comptait un ange de plus.

La minute qui suivit cet irréparable malheur ne fut qu'un seul sanglot. Tout à coup Joaquín se leva, et s'adressant à Antonia, comme si elle pouvait encore l'entendre :

— O mon enfant bien-aimée, dit-il avec une expression impossible à rendre, je te vois auprès de ma sainte et fidèle Carmen ; elle te sourit, elle t'embrasse, elle te conduit vers Dieu ! Antonia, si la honte que j'éprouvais de mon passé, ne m'avait pas empêché de t'avouer que tu étais ma fille, je t'aurais sauvée ! tu serais aujourd'hui resplendissante de beauté, de jeunesse et de bonheur, car tu ne te serais pas refusée à suivre ton père... Me débarrasser de la vie au prix d'une souffrance à peine sensible et qui n'aurait que la durée de l'éclair, ce serait une lâcheté et un crime. Je ne veux pas que Dieu me chasse comme un maudit, quand je viendrai lui demander ma femme et mon enfant !...

Joaquín Dick fit une légère pause, puis étendant la main sur le cadavre de la jeune femme :

— Je jure sur toi, mon Antonia, ajouta-t-il d'une voix solennelle, de consacrer les jours qui me restent, hélas ! encore à vivre, à racheter mon passé, à me rendre digne de l'honneur d'avoir été ton père ! A partir de ce moment-ci, je cesse d'appartenir aux passions... j'appartiens aux malheureux ! Je suis l'humble serviteur de la souffrance !... l'esclave dévoué de l'infortune !... Le voyageur égaré ou mourant de faim, le malade qui lutte contre la mort, me trouveront toujours prêt à leur venir en aide !... Je veux, après avoir épouventé le désert par mes violences, y porter l'expression de mon repentir !...

Pendant le premier mois qui suivit la mort d'Antonia, Joaquín Dick et M. d'Ambron n'échangèrent plus entre eux une seule parole. Chaque matin et chaque soir ils se rencontraient dans le berceau fleuri où la jeune femme s'était assise lors de sa dernière promenade, et où s'élevait alors un modeste tombeau.

Quant à Panocha, c'est une justice à lui rendre, il était réellement fort affligé ; il avait ôté la belle passementerie rouge qui ornait son dol-

man de deuil, et s'était contenté de la remplacer par un simple liseré violet.

Un soir, M. d'Ambron remarqua que Joaquin arrangeait sa valise de voyage.

— Vous allez partir, Joaquin ? lui demanda-t-il.

— Oui, je compte me mettre demain en route.

— Je ne saurai rester seul ici. Je partirai donc aussi.

Le lendemain, au point du jour, le batteur d'estrade vint frapper à la porte de la chambre du mari de sa fille :

— Luis, lui dit-il, avez-vous besoin d'argent !...

— Oui, répondit le jeune homme avec une simplicité égale à celle qu'avait mise Joaquin à lui adresser cette question.

Le batteur d'estrade lui remit alors un petit papier plié en quatre que M. d'Ambron plaça dans sa poche sans même le regarder. Ce papier était une traite d'un million.

Les deux hommes descendirent ensemble dans la cour, montèrent à cheval, et s'éloignèrent, en retournant cent fois la tête vers le rancho. Après avoir franchi une distance d'une lieue, le batteur d'estrade s'arrêta :

— Où allez-vous, Luis ? demanda-t-il.

M. d'Ambron leva les yeux vers le ciel.

— Je vais chercher l'oubli dans la gloire, répondit-il lentement. Et vous, Joaquin ?

— Moi le repos dans le repentir !

Les deux hommes s'embrassèrent, puis chacun d'eux s'éloigna dans une direction opposée.

M. d'Ambron avait lancé son cheval vers Guaymas. Gabilan galopait vers le désert.

XXI.

LE FLEAU DE SON VILLAGE.

Le bourg de Villequier présente l'un des sites les plus charmants que l'on puisse s'imaginer.

Coquettement bâti à mi-côte d'une vaste colline, et dominant par sa position géographique une immense étendue de pays, il offre un panorama admirable.

En bas de la colline, on aperçoit une trentaine de chaumières irrégulièrement groupées sur le bord de la Seine. Ces chaumières composent un hameau qui s'appelle le Bas-Villequier, et

est à peu près exclusivement habité par des pêcheurs et des pilotes.

Vers la fin du mois d'août de l'année dernière, 1855, j'étais assis au Bas-Villequier, devant la porte d'un misérable bouchon, le seul café de l'endroit, et je vidais un pichet de cidre tout en écoutant avec un vif intérêt les propos colorés et techniques qu'échangeaient entre eux une dizaine de pêcheurs que la chaleur accablante de l'atmosphère avait fait se réfugier dans cette espèce de cabaret.

Tout à coup des exclamations, qui ressemblaient presque à des huées, partirent des bancs des buveurs. Je me retournai et j'aperçus un grand gaillard de vingt-cinq à vingt-sept ans, qui la tête enfiée outre mesure et entortillée dans un large mouchoir à carreaux, marchait d'un air dolent et humilié.

— Eh ! Le Dru ! ne passe donc pas si fier devant les amis ! lui cria un pilote. Comme t'as l'air brave aujourd'hui, mon gars ! est-ce que tu reviens de la noce ?

— Oui, parlons en de la noce, elle est belle, répondit Le Dru, en poussant un gros soupir.

— Allons, je vois ce que c'est, t'auras rencontré l'Ours-Gris ; n'est-ce pas, mon gars, que tu l'as rencontré ?

— Pardi, c'est pas bien malin à deviner ça se voit, du reste...

— Et il t'a rossé comme d'habitude...

— Si ça avait été comme d'habitude, je ne me plaindrais pas... J'y suis fait.

— Alors c'a été plus que d'habitude ?...

— Je crois bien, il a failli me faire périr. Ah ! mais cette fois-ci, c'en est trop aussi c'est fini !... Je vais le dénoncer à la justice ; il ira aux galères !

— Avec ça qu'il s'en moque pas mal de la justice, l'Ours-Gris ! s'écria un pilote. On le condamne tous les jours par contumace, et ça ne l'empêche pas de recommencer le lendemain !... M'est avis que nous ferions mieux de nous entendre entre nous sur le moyen de nous débarrasser de ce fléau. Si on se mettait tous contre lui, hein ?...

Un silence significatif accueillit la proposition du pilote. Il était évident que cette espèce de croisade ne semblait plaire que très médiocrement à ceux à qui on la proposait.

— Après tout, dit un pêcheur, il n'est pas trop méchant tout de même, quand on le laisse tranquille. Faut pas le contrarier dans ses manies, voilà tout !

En ce moment une assez faible détonation d'arme à feu retentit à quelques centaines de pas du cabaret.

— Entendez-vous, dit Le Dru, le voilà qui tire des lièvres dans les joncs, et la chasse n'est pas encore ouverte. S'il ne finit pas sa vie aux galères, c'est qu'il n'y a pas de justice.

— C'est tout de même un fameux tireur, dit un pilote. On n'en rencontrerait pas un pareil dans tout le département. Il ne charge jamais son arme qu'avec une balle. Il prétend que la grenaille n'est bonne qu'à martyriser les bouteilles.

— Oui, un fameux tireur, répéta le reste des assistants, avec ce respect instinctif que la force ou l'adresse éveille toujours chez les gens des campagnes.

— Eh ! dites donc, père Mathurin, s'écria Le Dru en s'élançant vers un homme qui passait devant le cabaret, où donc que vous allez comme ça ?...

L'homme interpellé par Le Dru portait une plaque du cuivre luisant sur la poitrine ; c'était le garde-champêtre de la commune.

— Où je vas, répondit-il, avec un certain embarras, mais chez nous, mon gars !...

— Tiens ! est-ce que vous avez donné votre démission !...

— Non pas donc !... Pourquoi cette question ?...

— C'est qu'il me semblait drôle que vous n'alliez pas arrêter le braconnier qui chasse, sous votre nez dans les joncs...

— On chasse dans les joncs ? répéta le garde-champêtre en simulant un grand étonnement !... Farceur, va ! vous voulez vous moquer de moi !

Le malheureux et très embarrassé garde n'avait pas achevé sa phrase, qu'un nouveau coup de feu se fit entendre à une faible distance.

— Eh bien ! dit Le Dru.

— Eh bien ! je m'en vas chez nous, répondit le garde en prenant bravement son parti.

J'étais, je ne le cacherai pas, assez intrigué de savoir quel pouvait être ce personnage, désigné sous le sobriquet de l'Ours-Gris, qui comptait si peu de partisans à Villequier, et tirait à balle le gibier ; je résolus de satisfaire ma curiosité.

Je n'avais pas fait deux cents pas, que je me

trouvai face à face avec une espèce de géant, armé d'une longue carabine.

L'Ours-Gris, car ce ne pouvait être que lui, me regarda de travers et s'arrêta comme s'il s'attendait à ce que j'allais lui adresser la parole. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Je la saisis avec empressement.

— Avez-vous fait une bonne chasse, Monsieur ? lui demandai-je.

— Est-ce qu'il y a du gibier ici ? me répondit-il.

— Dam ! pourtant ces trois lièvres que vous portez en sautoir ?

Le géant haussa les épaules d'un air de pitié.

— Vous appelez ça du gibier, vous ? dit-il en m'interrompant.

Il allait s'éloigner, je l'arrêtai par une nouvelle question.

— La chasse est donc ouverte ?

— Faut le croire puisque les lièvres courent en liberté.

— Je vois que vous ne redoutez guère les procès-verbaux !

— Tiens, tiens ! est-ce que vous seriez de ces gens qui s'amuse, pour ennuyer le monde, à noircir du papier ? me demanda l'Ours-Gris, d'un air peu aimable. Si c'est un procès-verbal que vous avez à me déclarer, il ne faut pas vous gêner... je ne me fâcherai pas. Qu'est-ce que cela me fait à moi, qu'un procès-verbal de plus ou de moins ?

Les paroles du géant étaient soumises, mais le ton dont il les prononça annonçait une source d'irritation prête à éclater...

— Vous vous trompez du tout au tout sur ma profession et sur mes intentions, lui répondis-je. Je ne suis revêtu d'aucun caractère officiel.

— Eh bien ! tant mieux pour vous ! s'écria-t-il.

— Pourquoi cela : tant mieux ?

— Parce que j'ai juré de scalper le premier homme de justice qui viendra me chercher querelle avec sa plume !... Dam ! que voulez-vous ? je ne suis pas méchant, mais la patience humaine a des bornes, il faut que tout cela finisse !...

Ce mot de scalper, dans la bouche d'un paysan normand, me surprit étrangement.

— Avez-vous au moins votre tomakow ? lui dis-je en souriant.